

Luc 20, 27-38 (traduction J. Alexandre)

Sont venus quelques sadducéens, ceux qui affirment que la résurrection n'existe pas ; ils ont interrogé Jésus. Ils ont dit « Maître, Moïse a écrit pour nous ceci : "Si le frère de quelqu'un mourait ayant pris femme et qu'il soit sans enfant, que son frère prenne la femme et ressuscite une semence pour son frère."

Alors il y avait sept frères, et le premier, qui avait pris femme, est mort sans enfant. Le deuxième aussi, et le troisième, qui avaient pris celle-ci. De même aussi les sept : ils n'ont pas laissé d'enfant et ils sont morts. À la fin, la femme aussi est morte. Alors cette femme, à la résurrection, duquel d'entre eux devient-elle la femme ? Car les sept l'ont eue pour femme ! »

Et Jésus leur a dit :

« Les fils de cette ère se marient, et elles sont mariées. Et ceux qui sont jugés aptes à atteindre l'ère qui vient et la résurrection d'entre les morts, ils ne se marient pas, elles ne sont pas mariées. Car ils ne peuvent plus mourir car ils sont tels les anges. Et fils de la résurrection, ils sont fils de Dieu.

Que les morts s'éveillent, Moïse aussi l'a indiqué au récit du Buisson lorsqu'il appelle le Seigneur "Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob". Il n'est pas le Dieu des morts mais des vivants car pour lui, tous vivent. »

Tous vivants !

Voici donc le seul moment, dans les évangiles, où Jésus parle de ce qui se passe dans le temps d'après ! Il aura fallu pour cela une question posée en vue de lui faire perdre la face. Mais les questionneurs vont montrer à quel point ils ignorent ce dont ils parlent.

Ce que les sadducéens rappellent à Jésus, c'est la coutume du lévirat. Une veuve, on ne lui demandait pas son avis, elle retournait dans sa famille d'origine sauf si elle était sans enfant. Dans ce cas, elle était obligatoirement épousée par l'aîné de ses beau-frères, et son premier fils était considéré comme l'enfant de son premier mari, en sorte que celui-ci ait une descendance.

Tel était justement ce que les sadducéens pouvaient appeler résurrection.

Évidemment, la question qu'ils posent à Jésus, pour l'embarrasser, est portée à l'extrême. Il y a là une façon de discuter typiquement rabbinique. Jésus ne s'en étonne pas. Il sait que l'école sadducéenne refuse l'idée de résurrection qui a cours chez d'autres courants du judaïsme, par exemple chez les pharisiens, alors il prend la question au sérieux telle qu'elle lui est posée et il y répond tranquillement.

Sa réponse va m'amener à développer une fois de plus quelques points qui me tiennent à cœur parce qu'ils sont porteurs d'un renouvellement possible de notre spiritualité.

Un commencement

Et tout d'abord, je remarque qu'en réalité, ni ces sadducéens ni Jésus n'emploient vraiment le mot de *résurrection*. Un tel mot n'existe ni en hébreu ni en grec. C'est plus tard, dans les traductions, qu'on l'a créé. On ne dit pas *ressusciter*, dans les évangiles, on dit *se lever, s'éveiller, se dresser, surgir*. Il

n'y a pas, dans les mots que nous traduisons par *ré*-surrection l'idée d'un *re*-tour, de *re*-venir, de *ré*-apparaître, de *re*-commencer. Bref, la résurrection n'est pas un recommencement, elle est un commencement. Elle est autre chose. Du nouveau. Ailleurs.

C'est donc ainsi que parle Jésus. Il parle du *commencement* offert à ceux qui sont jugés aptes à entrer dans le monde qui vient.

C'est déjà vrai en ce qui concerne la résurrection de Jésus lui-même. Les évangiles le disent clairement : le Christ s'éveille, il se lève d'entre les morts ; il ne se *réveille* pas, ne se *relève* pas : il ne sera jamais comme avant, une fois parti dans le monde à venir.

C'est pourquoi, dans les récits évangéliques, les premiers témoins de l'éveil du Christ ne constatent qu'une chose : le tombeau, ce témoin du passé, ce lieu du souvenir, est vide, l'histoire du Christ est devant.

Bref, la résurrection, le *surgissement* du Christ, puis de ses amis, n'abolit pas la mort que nous connaissons, elle fait d'elle un point de départ pour autre chose que la vie que nous connaissons.

Quand tu es mort, tu es mort, et Dieu te crée à nouveau, tout autrement.

Tu es alors de l'ordre de l'ère qui vient, du monde qui vient, comme Jésus le dit. Et ce que Jésus nous apprend, selon l'évangile de Luc, c'est que le monde qui vient ne ressemble pas à ce monde-ci, que nos coutumes, comme ici le mariage, n'ont pas cours dans son monde à lui. La raison en est qu'elles sont faites pour que nous nous organisions entre nous pour le temps de ce monde-ci, et pas plus.

Et, par définition, nous n'avons là-dessus aucune prise, et n'en aurons jamais. Ce monde qui vient est justement appelé ainsi parce qu'il va nous surprendre. Il va nous tomber dessus. D'abord parce que nous ne savons, comme on dit, ni le jour ni l'heure, mais aussi parce qu'il sera de l'inconnu.

Pourtant, je pense que nous ne lui sommes pas si étrangers, d'un certain point de vue. Jésus, en effet, parle de ceux qui sont jugés aptes à y entrer. La plupart des traductions parlent de ceux qui seront *jugés dignes* d'entrer, or c'est un mot malheureux car il évoque l'idée d'un mérite. Nul ne mérite d'entrer dans le Règne de Dieu, mais chacun peut se préparer à se trouver en résonance avec lui. Une sorte d'aptitude peut être acquise en réponse à un plus grand désir d'être en Dieu.

Dès maintenant

Être trouvé apte. C'est un second point. Car en effet, le Règne de Dieu nous est déjà proposé, ici et maintenant. C'est que, dans l'évangile, notre avenir vient vers nous à chaque instant. Chaque instant peut devenir pour nous le moment où tout bascule, nous pouvons en décider ainsi, le demander, désirer que ce moment d'une plus grande proximité avec Dieu arrive, et c'est ce qui nous est proposé.

L'avenir, ce qui adviendra de nous... ou ce que nous allons faire advenir, peut arriver dès maintenant. Nous pouvons à tout moment placer notre vie sous ce règne, avec l'aide de Dieu, et entrer ainsi, par avance, dans le monde qui vient. Ne serait-ce qu'un peu, comme quand on est dans la cour du temple, tout prêt à entrer.

Car à tout moment, Dieu vient à nous, et il demande à régner sur nous, ce qui signifierait justice et justesse, de notre part, dans notre vie.

Eh bien, je vais insister sur le *maintenant* de la résurrection, sur le *déjà* de la résurrection, qui est à mon sens, et tout à la fois, un travail, un combat et un plaisir.

Des thèmes, d'ailleurs, que j'ai déjà eu l'occasion de vous présenter.

Un travail

La résurrection est un travail. Une œuvre permanente. Un effort sans cesse à reprendre. C'est un travail sur soi, bien sûr. Chaque jour, il y est question de se refaçonner, et l'on peut, je pense, découvrir à la longue comment se rendre soi-même plus vivable, et plus vivant. Plus apte aux yeux de Dieu.

Mais ce travail concerne aussi l'ensemble des liens dans lesquels nous vivons, et que l'on peut, à longue, longue haleine, contribuer à modifier vers le juste et le beau. C'est en cela qu'il ne saurait être seulement individuel, mais autant que possible collectif. Il s'agit de s'entraider dans le but de faire du bien.

Un combat

La résurrection est aussi un investissement de chacun, et autant que possible de tous, destiné à poser les conditions d'une honnête et relative aisance sociale pour tous. C'est en cela qu'elle est un combat. Permanent, toujours inachevé, toujours menacé. À la vie, à la mort. Elle peut alors se traduire à l'occasion en résistance, voire en insurrection, de préférence pacifique. Car la vie des humains, la vie de la nature et du monde est toujours poussée vers sa destruction, sa pourriture, son aliénation, son humiliation. Toutes choses haïes par Dieu.

La résurrection est combat, toujours et partout, et toujours perdu en quelque façon, et toujours à recommencer. Mais ce qui vaut pour la société et son environnement vaut aussi pour chacun de nous : nous avons à combattre en nous-mêmes le profond désir de détruire, de dominer, de mépriser.

Un plaisir

Enfin, la résurrection est un plaisir. Dans les décombres de nos violences et de nos échecs personnels ou collectifs, travailler et combattre apporte en nous cette exultation semblable à celle du combattant, ce bonheur de l'artisan, ce bien-être du sportif, cette satisfaction du paysan, bref, cette joie et ce rire de qui est à sa place et joue bien son rôle.

Inversement, c'est la joie de celui, de celle, qui n'a rien à gagner ni à perdre, qui va lui permettre de travailler et de combattre : n'est-il pas, n'est-elle pas, dans la main du premier vivant du monde ? Jésus, le ressuscité.

Vivants

Mais que je vous rassure : ce n'est pas parce que vous aurez bien travaillé, que vous vous serez bien battus, que vous vous serez bien réjouis, que vous serez jugés réellement aptes à d'entrer pour toujours dans le temps de Dieu, dans le monde qui vient !

Non, c'est à cause de cette seule parole de Jésus : dans ce monde comme dans le monde qui vient, Dieu n'est pas le dieu des morts, mais des vivants, car pour lui, tous vivent déjà en lui, dans son mystère.

C'est pourquoi nous n'avons rien à demander pour nous mêmes, puisque tout nous est donné.